

## Chapitre I

Ils rament. Ils rament. Ils filent sur la mer. La voile est fermement tirée sur les drisses de la vergue. Un vent rapide les aide et pousse le navire. Le vaisseau s'approche de l'île aux oiseaux à tête de femme qui sont nommés en grec Sirènes. Tout à coup une voix féminine et merveilleuse s'élève. La voix avance sur la mer vers les rameurs. Elle provient de l'île. Aussitôt ils veulent s'arrêter ; ils veulent entendre ce chant ; ils lâchent les rames ; ils se lèvent de leur banc ; ils détendent la voile ; ils vont chercher les pierres ancrées ; ils s'apprêtent à déployer les amarres ; ils veulent rejoindre le rivage de l'île.

C'est alors qu'Orphée monte sur le pont du navire et s'y assoit. Il pose sa carapace de tortue sur ses cuisses. Il tend avec force les cordes de cithare qu'il a fabriquées, chez lui, en Thrace. Il a ajouté deux cordes aux sept cordes de la lyre. Il frappe en s'aidant de son plectre un contre-chant extrêmement rapide afin de repousser l'appel des Sirènes. Apollonios écrit que ce morceau d'Orphée est si bruyant que les oreilles résonnent du *seul bruit du plectre*.

Maintenant l'intensité et la beauté de la mélodie des oiseaux semblent reculer sur la mer. Maintenant les cinquante héros n'entendent plus avec netteté ce chant sidérant ; ils détournent leur regard de ces trois oiseaux vraiment bouleversants qui tendaient leurs seins, qui élevaient si haut leur chant, qui tournaient vers eux un visage pour ainsi dire humain. Ils regagnent leur rang. Ils reprennent leur rame. Déjà ils frappent la mer de la même façon qu'Orphée frappe sa cithare pour donner un même rythme aux mouvements de leurs mains ; déjà la voile se gonfle ; déjà elle appor-

te de nouveau son concours à la force de leurs bras ; déjà le navire Argô s'éloigne de l'île quand, soudain, Boutès abandonne sa rame.

Il quitte son banc. Il monte sur le pont, saute dans la mer.

Il nage à travers les flots qui bouillonnent.

Sa tête s'éloigne, fend l'eau, monte, descend dans les vagues noirâtres – en grec *porphyres* – qui se soulèvent aux abords des premiers rochers de l'île.

Boutès nage vigoureusement tant son cœur *brûle d'entendre*, écrit Apollonios, les voix aiguës des oiselles aux têtes et aux seins de femmes qui attirent son corps tendu et humide. Il s'approche à la nage de la roche périlleuse qui devance le rivage ; il voit déjà, derrière elle, la prairie ; déjà il va aborder l'île qui chante ; mot à mot le rivage « en-chantant » ; la terre *enchante-resse* ; il va aborder l'herbe et l'instant de mourir. Apollonios écrit : déjà les oiseaux allaient lui *ôter le retour* (*νόστον ἀπιύρων*) quand Cypris l'arrache aux flots.

Boutès s'envole dans les bras de Cypris.

Il est collé à elle. Il la pénètre. Quand Cypris est arrivée avec Boutès dans ses bras en surplomb de l'île de la Sicile, elle le rejette vers la mer. Elle l'établit plongeur du cap Lilybée. Boutès est le Plongeur. Il faut penser Boutès comme ce plongeur qu'on peut voir au dos d'un sarcophage dans le sous-sol du petit musée de Paestum face à l'île de Capri. On reste stupéfait dans le coin de cave, derrière l'escalier, dans l'ombre et la fraîcheur, tant le petit corps nu, net, sexué, sombre, semble déterminé alors qu'il s'élance dans la mer Tyrrhénienne et la mort.

\*

Boutès est arraché des vagues par Cypris. Cypris est l'Aphrodite des vagues. Aphrodite est très précisément la déesse née quand le sexe d'Ouranos, tranché par Chronos, est tombé du ciel dans la mer. C'est la déesse du sperme. La déesse enfante, du sperme de Boutès, Éryx. Le mot *aphros* qui ouvre son nom désigne l'écume. Aphrodite

et Boutès, ce sont la Née de la mer et le Mort dans la mer.

Boutès est celui qui, attiré par le chant des Sirènes, se noie dans l'écume d'Aphrodite.

\*

Il y a dans toute musique un appel qui dresse, une sommation temporelle, un dynamisme qui ébranle, qui fait se déplacer, qui fait se lever et se diriger vers la source sonore. Boutès est à la musique (par rapport à Aphrodite) ce qu'Adonis est à la chasse (par rapport à Aphrodite). Ces deux héros amants de la déesse de l'amour répondent à un désir d'inconnu plus vaste que le sexuel qui fait la passion exclusive d'Aphrodite. Leur désir est plus vaste que la reproduction sociale. C'est ainsi qu'ils oublient Vénus. Leur quête est périphérique et nettement solitaire. Pour l'un c'est la rencontre d'un sanglier. Pour l'autre celle d'un oiseau de mer.

\*

Dès la fin du Mycénien la légende courut d'une île mystérieuse sur les rives de laquelle les marins périssaient attirés par le chant des oiseaux.

On racontait que les navigateurs qui passaient le long de ces côtes se faisaient emplir leurs oreilles de cire pour ne pas être déroutés et mourir.

Même Orphée le Musicien ne voulut rien entendre de ce chant continu.

Ulysse le premier souhaita l'entendre. Il prit la précaution de se faire attacher les pieds et les mains au mât de son navire.

Seul Boutès sauta.

\*

La première fois où la forme « analyse » apparaît dans le monde grec se situe au vers 200 du chant XII de l'*Odyssee* d'Homère. Ulysse est délié – *ἀνέλυσαν* – de ses liens – *ἐκ δεσμῶν* – par Eurylokhos et Péri-médès dont les quatre oreilles sont bouchées par la cire préalablement découpée à l'aide d'un couteau de bronze dans un gâteau de miel.